

Débat sur les sciences

Une littérature de combat 1778-1810 : les débuts du journalisme
canadien-français

Volume 5, numéro 3, août 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036403ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036403ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1969). Débat sur les sciences. *Études françaises*, 5 (3), 261-270.

<https://doi.org/10.7202/036403ar>

DÉBAT SUR LES SCIENCES

Lettre au Spectateur tranquille

Pourquoi faire tant d'efforts pour engager la Jeunesse à acquérir de la Science ? C'est le plus mauvais service que vous puissiez lui rendre. Je vous le prouverai très-aisément.

Juvenes, intenti, ora tenete.

La Science est toujours imparfaite, par conséquent plus capable de former des doutes que de les résoudre; aussi dans tous les états est-il plus d'ignorans que de Sçavans; la Science est en nous la source de l'orgueil, l'ignorance au contraire recèle de l'humilité. Le Sçavant dédaigne, l'ignorant recherche les conseils d'autrui. L'ignorance est la mère nourrice de la simplicité, on trouvera difficilement l'homme simple vicieux: combien n'auroient jamais fait le mal s'ils ne l'eussent connu. Nos premiers pères demeurèrent dans l'innocence tant qu'ils n'eurent point la connoissance du bien & du mal, leurs descendans ne s'adonnèrent au luxe que par la connoissance qu'ils eurent de faire des habits & construire des maisons; ils ne furent enclins à la gourmandise que lorsqu'ils cessèrent de vivre d'herbes & de fruits; Noé ne se fut jamais enyvré s'il n'eût vu ni connu le vin. La Philosophie du temps présent, si vantée, nourrit plus de sécurité & de présomption qu'elle n'excite à la Vertu; elle est plus vaine que solide. Parcourez tous les objets qui occupent les prétendus Philosophes, presque tous doivent leur commencement au hazard; la Science s'est présentée seulement pour en rechercher les causes.

Par qui se commettent les plus grands crimes? D'où naissent les hérésies, l'impiété, l'athéisme, & ce nombre infini d'erreurs qui inondent l'Univers? sinon des Sçavans, ou de ceux que l'on a cru tels. D'où les chicannes, les vols,

les meurtres & en général tous les crimes? sinon de ceux qui en savent le plus. Parcourez les Villages & les lieux où règne l'ignorance, c'est le temple de la Vertu. Rentrez dans les Villes où résident le plus grand nombre de Sçavans, vous y trouverez des impies, des luxurieux, des avarés, des fourbes, des scélérats, enfin un amas confus de vices & de crimes. — O jeunesse! vous oseriez travailler pour devenir sçavans. Je crois qu'il suffit pour vous détourner d'un pareil dessein, de vous mettre devant les yeux la félicité promise & même acquise aux ignorans. *Bienheureux les pauvres d'esprit car le Royaume des cieux leur appartient.*

Mais, direz-vous, du moins ne trouvez pas dangereux qu'ils apprennent à parler & écrire correctement leur langue naturelle. Quelle nécessité? Ne suffit-il pas qu'ils s'entendent mutuellement, n'importe qu'ils parlent bien ou mal? Un d'eux prononcera un mot choisi que ses condisciples n'entendront pas, il s'enorgueillira se croyant plus Sçavant; matière à controverse, & souvent occasion de rompre l'amitié qui est entr'eux, & ce pour un seul mot. Il en est de même de l'Orthographe. Il est très-inutile qu'ils connoissent les Restaut, Danet, Girard, le Roi, Voltaire; pourvu qu'ils écrivent comme ils parlent, & qu'ils lisent ce qu'ils écrivent; cela ne suffit-il pas?

La connoissance de la langue française les engageroit à en rechercher les beautés dans les divers Auteurs. Croyez-vous, de bonne foi, qu'ils s'arrêteroient aux Œuvres des Fénelon, Labruyère & plusieurs autres qu'il seroit trop long de citer, dont les productions tendent à former l'esprit & le cœur, dont les préceptes conduisent infailliblement dans le sentier de la Vertu? Non, ils liront Boileau & deviendront Satyriques. S'ils goûtent son art poétique, la fureur de la Poésie les rendra fous, ils pâliront sur les ouvrages des Corneille, Racine, Crébillon, & malheur à eux s'ils connoissoient Rousseau; la lecture de *la Nouvelle Héloïse*, ses épigrammes & autres pièces les rendroit aussi mauvais que lui. Boccace, L'Arioste, les amours de Pétrarque & de Laure, les *Contes* de la Fontaine & mille autres dans le même genre rempliront tout leur temps;

ils deviendront assez curieux pour lire Voltaire. Voltaire... le plus sçavant de notre siècle... mais le plus impie, le plus scélérat, le moins honnête-homme. Ses Œuvres en général ne sçavent que faire naître ou nourrir les passions, elles tendent ou à la destruction des Etats ou à l'extinction de la Religion. N'eût-il pas mieux valu pour lui & pour bien d'autres qu'il fût ignorant ?... Ne s'aviseront-ils pas de lire les Œuvres infâmes des Grecourt, Piron & les différens Romans dont les Auteurs même n'ont osé se déclarer l'être? Quel sera le remède à un si grand mal? Quelle eau pourra éteindre cette incendie?

Mais encore direz-vous, admettons qu'ils parlent & écrivent suffisamment leur langue, ne pourroient-ils pas sans danger s'attacher à la langue Latine? elle est utile &... arrêtez; non, elle est très-inutile & très-préjudiciable. S'ils l'apprennent imparfaitement elle leur deviendra inutile; si au contraire, ils en recherchent la pureté dans les Œuvres de Cicéron, ils acquerront le talent de séduire les hommes par leur éloquence. Oh! le bel avantage pour la Société! Que puiseront-ils dans les Poètes? Dans Ovide, la débauche; dans Horace, l'esprit satyrique ou la passion de parler en cadence. Dans Virgile, à faire des fictions; encore si ce Poète avoit tu les Amours d'Enée & Didon, s'il se fût dispensé du *novimus & qui te* & autres morceaux licencieux dans ses Bucoliques; ses Georgiques donnent des préceptes impraticables. Quant aux Historiens qui ont écrit en langue Latine, quelle nécessité qu'ils les lisent & connoissent l'Histoire de la République Romaine? Il ne connoissent pas encore l'Histoire de leur nation, & il est très-inutile, qu'ils sçachent l'un & l'autre.

En admettant qu'ils soient, malheureusement, parvenus à parler & entendre parfaitement cette langue, les Œuvres des Docteurs de l'Eglise ne seroient-ils point pour eux un sujet de curiosité? Elle est louable, direz-vous. Oui, s'ils se bornoient aux Thomas, Augustin, & autres semblables. Mais ils désireront connoître leurs opposés & bien-tôt Pélagiens, Semipélagiens, Jansénistes [...] Priscillianistes, &c. & peut-être, avec autant de connoissance, ils

ne seront d'aucune Religion. Ne vaut-il pas mieux qu'ils restent ignorans ?

Pour ne pas vous occuper trop long-temps, je finis par vous dire que toutes les Sciences en général sont ou nuisibles ou inutiles, & j'ai connu par les soins que j'ai pris de m'instruire, & dont j'ai regret, que les Orateurs sont des factieux, les Poètes des conteurs de Fables & Bagatelles, les Philosophes des fantasques, les Médecins des homicides, les Astrologues des imposteurs, les Géomètres des fanfarons, les Philosophes des Visionnaires, les Naturalistes des rêveurs, les géographes des vagabonds, les Chimistes des vendeurs de fumée, les Jurisconsultes des harpies, les Mathématiciens des sorciers, & les Historiens des menteurs.

Le pasteur le moins expert conduira un troupeau de moutons & ne pourra conduire un renard.

Faites réflexions, j'ose me flatter que vous serez de mon avis, & que vous ne prêcherez plus la Science.

MOI, UN

(1^{er} juillet 1778, p. 19-20)

À l'Ennemi des sciences, signé « Moi, un »

Me voilà donc, Monsieur, grâce à vos raisonnements, content de vivre en bête. *Sicut equus & mulus quibus non est intellectus*. Je suis débarrassé du pénible travail de l'étude. Hélas ! que n'avois-je, il y a trente ans, un Précepteur comme vous, j'aurois passé mes jours dans une profonde ignorance ; que de peines, que de travaux, que de fatigues vos conseils m'auroient épargné. J'ai consommé ma vie dans une étude continuelle, encore la veille que vous avez donné votre Feuille au Public, je pâlisais sur le discours prononcé par Cicéron contre Catilina, j'admire les Beautés, le Style, les Expressions m'enchantent ; je me proposois de faire tous mes efforts pour l'atteindre. Plus je repassois Virgile plus je le trouvois inimitable. Scarron me le rendoit encore plus familier. Ovide, suivant moi, étoit un honnête voluptueux ; Horace

l'ennemi du vice & le Maître de la Poésie. Les révolutions de l'Empire Romain, l'Histoire de ma Nation, & combien d'autres objets remplissoient ce que vous appelez le vuide de l'imagination. Tantôt je parcourois les Docteurs de l'Eglise, l'Histoire du Concile de Trente, par Fra Paolo Sarpi, son *Traité des Bénéfices*. Tantôt fatigué des matières abstraites et sérieuses, J.J. Rousseau m'enchantoit par son *Héloïse*, La Fontaine m'instruisoit par la morale de ses *Contes*, la confiance & la délicatesse de l'amour de Pétrarque pour la belle Laure, & plusieurs autres Ouvrages dans ce genre me récréoient quelquefois. Curieux de connoître les Loix de ma Nation, je parcourois le Droit Romain, d'où tirent leur origine la plus grande partie de nos Loix. Je m'attachois aux Coutumes & aux Commentateurs; enfin, je m'étois proposé de former en moi un magasin de sçavoir aux dépens de ma santé, mais je suis revenu de cette folie; car

Une éternité de Science

Vaut-elle une nuit de bonheur ?

L'application à la pureté de ma Langue, m'a causé & me cause tous les jours bien des travaux. Il n'a pas été possible de fixer la Prononciation ni l'Orthographe. Je suis dans une grande perplexité, quand j'écris; sur cent personnes, à peine s'en trouve-t-il dix qui sçavent me lire; il en est de même quand je parle.

J'avois ignoré la Béatitude promise, aussi j'avois suivi le torrent de mon inclination... Mais faisons réflexion; tous vos Arguments ne seroient-ils pas des sophismes? Permettez-moi de lever l'écorce qui les enveloppe. Le principe sur lequel vous appuyez l'inutilité de la Science, est que les grandes connoissances rendent les hommes vicieux; suivant ce, tous les Sçavants le seroient. Il paroît par votre écrit que vous êtes Sçavant; êtes-vous vicieux? Vous me répondrez, sans doute, que non, que vous avez sçu vous préserver de la contagion; que vous avez choisi le bon & rejeté le mauvais dans chaque Auteur; que vous avez employé votre éloquence, non à séduire, mais à instruire, que vous n'avez considéré dans les Ouvrages licencieux, que la Beauté du Style & la Richesse des Expressions, que

vous n'admirez pas l'esprit satyrique de Boileau, mais qu'il vous a plu par la manière noble & ingénue de le développer; & sans une plus longue dénumération, que vous avez recueilli seulement, de chaque Auteur, ce qui pouvoit orner & enrichir l'esprit & le cœur, & avez rejeté tout ce qui pouvoit le corrompre. Eh! pourquoi les autres n'en feroient-ils pas autant: seriez-vous le seul qui auroit cet avantage? Vous proposez nos premiers pères pour exemple; mais il faut dire qu'ils ont abusé de la connoissance qu'ils avoient du bien & du mal. Si Noé avoit connu les qualités du vin, il ne se fut point enivré; sa faute a été occasionnée par son ignorance. La Science n'induit au mal que par accident & par l'abus que l'on en fait. L'ignorance au contraire est la mère nourrice, non de la simplicité, mais du vice. L'Ignorant ne fait jamais du bien, parce que ne pouvant connoître les contraires que par leur contraire, & l'Ignorant ne connoissant ni l'un ni l'autre, ses actes sont indifférents. De plus, dans l'Ecriture-Sainte l'ignorance est mise au nombre des péchés. *Delicta juventutis meæ, & ignorantias meas Deus ne memineris.*

La promesse faite aux pauvres d'esprit n'exclut pas les Sçavants; les Pères de l'Eglise possédoient plusieurs Sciences outre la Théologie, cependant l'Eglise les met au rang des Saints.

Nouvel Agrippa, ne croyez pas nous séduire par vos détours captieux! Nous ne lirons jamais le Livre *De Vanitate Scientiarum*¹. Vous ne nous montrez que les défauts des Sçavants, vous ne développez que les vices qu'ils peuvent avoir; mais vous vous gardez bien de mettre au jour leurs vertus, les avantages que procurent à un état, à la société universelle, leurs Ouvrages, fruits inestimables de leurs travaux & de leurs veilles. Aussi sans écouter & dédaignant même vos conseils, je suis résolu de continuer à m'instruire, & j'exhorte les autres à faire de même. Je sçais bien que quelques efforts que je fasse je mourrai ignorant. La vie est trop courte, mais qu'importe! je me

1. Henricus Cornelius Agrippa, *De incertitudine et vanitate scientiarum*, 1^{re} éd., Anvers, 1530.

serai satisfait, et j'exhorte les Jeunes Gens à *manger du Beurre & du miel*, afin qu'ils connoissent le bon & rejettent le mauvais.

ADIEU

(8 juillet 1778, p. 23-24)

Autre réponse à « Moi, un »

Votre raisonnement vous flatte; vous trouvez dans le résultat de vos Réflexions un certain je ne sçais quoi qui contente votre ignorance, & favorise votre paresse. La difficulté de connoître la vérité dont la connoissance conduit infailliblement à la vertu, rend, suivant votre système, tous les efforts que l'on pourroit faire pour y parvenir, inutiles. Vous vous faites plusieurs mauvaises raisons pour vous laisser engager dans le courant qui vous entraîne sans peine & agréablement, & vous ne prévoyez pas l'abîme où il vous conduit. Il n'est point difficile de renverser vos sophismes en les examinant de près, ils se détruisent d'eux-mêmes. Vous attaquez la Science et la Vertu; avez-vous une Science assez étendue pour connoître que tant d'hommes avec beaucoup de sçavoir ont été malheureux, vicieux, & mêmes Athées? Qu'ils ont été véritablement sçavants, & réellement vicieux? Il faut pour cela sçavoir quel degré de Science & de malheur ils ont eu, s'ils étoient malheureux dans des choses où ils voyoient clair ou dans celles où ils étoient ignorants. Il faut que vous connoissiez, à tous égards, la conduite de ces prétendus Sçavants malheureux, & pour nous prouver que nous ne pouvons retirer aucune utilité de nos études il faut faire une comparaison de nos forces & de nos lumières avec les leurs, & pour cela il faut les connoître.

Vous avancez que nous avons la vue trop foible pour démêler s'il y a quelque chose de certain; vous avez donc fait tous les efforts possibles pour découvrir la vérité sans avoir réussi; c'est tout au plus une preuve de votre impuissance, de votre paresse, & peut-être de votre inconscience. Vous devez dire que ces connoissances sont au-dessus de vos forces, mais non au-dessus de celles de tous les hommes indistinctement.

Vous dites que les hérésies ont leur source dans les Sciences; c'est précisément dire que les Sciences sont la source de la vérité & des erreurs; elles ne sont nuisibles que par l'abus que l'on en fait. Je sçais que l'erreur la plus commune des Sçavants est de prétendre qu'on ne peut rien sçavoir, & c'est l'erreur la plus dangereuse.

Ex ore tuo te judico.

Madame Deshoulières¹, que vous citez, étoit Sçavante; elle n'a jamais abusé de ses connoissances: lisez ses ouvrages. Elle étoit Auteur, & assez vaine pour le paroître; elle a dit aux autres hommes que la raison, présent céleste, lui étoit inutile; elle a cru le démontrer dans la strophe que vous avez citée; mais ce n'est que des mots, j'en appelle à elle-même, & non à ses Vers qui ne sont qu'un jeu de son imagination. Si la raison étoit inutile, elle ne fût jamais parvenue à acquérir, & ne se fût jamais conservé l'estime & les déférences que tout homme sensé doit avoir pour sa mémoire & ses Ouvrages. C'est la Science & la saine raison qui l'ont conduite à l'immortalité. Je ne sçaurois jamais convenir que le bonheur de l'homme gît dans l'ignorance; je croirai toujours qu'elle est un obstacle à la félicité, que la jouissance ne peut être agréable si l'on ne connoît parfaitement son objet, & le but auquel elle tend. Rousseau n'a jamais cru sçavoir assez, il a toujours travaillé pour acquérir, ainsi que les autres Auteurs, semblables à ces avarés qui connoissant la nécessité & l'utilité des richesses travaillent continuellement pour accumuler.

Le *Video meliora, proboque deteriora sequor*, que vous citez n'est pas une preuve de l'inutilité des Sciences, mais de l'abus que l'on en fait, & du penchant naturel de l'homme pour le mal. Il en est de même de ce que vous dites de l'Orateur, du Philosophe, &c., puisqu'il dépend d'eux de bien user de leur connoissance.

Que Salomon malgré sa sagesse si vantée soit tombé dans une idolâtrie détestable, cela ne peut prouver que

1. Antoinette Deshoulières (1638-1694), auteur d'*Idylles* et de réflexions morales.

notre extrême misère, la défiance où nous devons être de nous-mêmes, & la nécessité de nous attacher à connoître parfaitement les différentes routes qui conduisent à la vertu. Cela ne peut, dis-je, que nous engager à suivre opiniâtement cette route épineuse, & à nous éloigner promptement du chemin fleuri qui conduit au vice ; mais il faut connoître l'un & l'autre.

Conservez votre Ignorance, jouissez d'un plaisir qu'une imagination dépravée vous représente comme le suprême bien ; je ne me reprocherai jamais de mourir ignorant, si j'ai employé la plus grande partie de mes jours à rechercher dans l'étude des Sciences le vrai bonheur.

ADIEU
OU POUR DIRE VRAI, LE SPECTATEUR TRANQUILLE

(5 août 1778, p. 37-38)

À une Demoiselle, sous le nom de ROSETE.

Dans un verger l'autre jour à l'ombrage
Maintes oiseaux me charmoient par leur chant,
Tout près de moi dans un sombre bocage
ROSETE étoit seule avec son amant ;
Ils s'admiraient
Et se taioient ;

Mais les oiseaux toujours chantoient.
Unis par la simple nature
Ils goûtoient un parfait bonheur,
L'ombrage, les fleurs, la verdure,
Tout favorisoit leur ardeur.

Pourquoi languir amants fideles ?
Hâtez-vous de vous rendre heureux,
L'hymen vous unissant tous deux
Rendra vos amours éternelles.

Et les oiseaux surpris de ce nouveau ramage
Et de vos doux accens jaloux,
Front tout de ces lieux dire dans leur langage,
Ce couple heureux chante bien mieux que nous.

LE BON CONSEIL.

À un Soi-disant Ami des Sciences.

QU'IL est triste d'être obligé d'écrire aujourd'hui, la chaleur est excessive. Je crains que vous tiriez quelque avantage de mon silence ; c'est pourquoi je me décide à vous répondre, mais je ne veux pas me fatiguer : aussi je m'arrête aux neuf premiers mots de votre adresse.

À un Critique, Monsieur le Critique apprêtez à Critiquer.
Vous avez dit que le beau se fait sur le champ ; mais le mauvais ne fait-il pas le même effet ? je serai content si vous pouviez me persuader que c'est un beau style ou du moins une fleur de Rethorique. Monsieur l'Ami des Sciences, vous avez deux grands défauts ; vous sçavez trop peu & vous croyez trop sçavoir, aussi mon Academie ouverte à toute heure à ceux qui desireroient s'instruire, sera toujours fermée à un sçavant comme vous.

Oh qu'il fait chaud.